

# Toponymie et onomastique en zone fang-boulou-beti du Sud Cameroun

Par Marie-Rose Abomo-Maurin

Dans le cadre de ce colloque, *Toponymie et Pluridisciplinarité*, la présente étude se charge d'analyser le rapport entre toponymie et onomastique dans la zone fang-boulou-beti du Sud Cameroun. L'espace qui est étudié dans le roman est généralement fonctionnel, en tant qu'espace vécu, solidement ancré dans une histoire à laquelle il sert de cadre. Mais, la dimension qui manque à cette analyse se rapporterait, semble-t-il, aux notions de géographie, de topographie ou de chorographie.

La géographie est à considérer comme l'une des sciences des phénomènes de société. Elle vise en effet à la connaissance de la production et à l'organisation de l'espace par l'homme. Elle renvoie également à un ensemble de lieux à l'intérieur d'un espace donnée, avec des différences et des caractéristiques propres. Cette notion de géographie convoque enfin toutes les relations, internes et externes, que ces lieux entretiennent autant que leur organisation.

La topographie s'attache à la situation et à la description du terrain. Elle concerne plus spécifiquement les formes du relief : altitudes, pentes, configurations. Elle est la technique de représentation sur un plan des formes du terrain, avec les détails des éléments naturels ou artificiels qu'il porte. Quant à la chorographie, autrefois appelée cosmographie, elle est la description d'un pays. La chorographie a trait à la représentation des phénomènes d'étendue, elle désigne la configuration géographique d'une région donnée. Ainsi donc, la chorographie est la description d'un pays, comme la géographie est celle de la terre et la topographie celle d'un lieu particulier.

Qu'est-ce qui caractérise la toponymie pahouine du Sud-Cameroun ? Quelle relation peut-on établir entre toponymie, géographie, topographie et onomastique ? Trois étapes d'analyse permettent de répondre à ces questions : il est question dans un premier temps de d'analyser la formation des toponymes réels. Dans un second et troisième temps, on verra comment Mongo Beti et Jacques Fame Ndongo construisent et recourent à l'onomastique toponymique dans leurs romans. Si le premier oscille en effet entre réalisme, humour et ironie ; le second, quant à lui, s'adonne, dans la mise en place de son système onomastique toponymique, à une construction ludique.

## I – Toponymes réels, origine et signification.

La toponymie est la science qui permet d'étudier l'origine des noms de ville, ainsi que la transformation de ces noms au fil des siècles. Cette science se base sur des écrits d'époque, les racines des noms, leur histoire ou encore leur situation géographique. Or, comme on le sait, en ce qui concerne le Sud-Cameroun, très peu d'études ont été faites sur l'origine des toponymes. Toutefois, il est possible, grâce à l'étymologie des noms de ces lieux, d'en saisir le sens. Ainsi donc, les toponymes tiennent des domaines aussi divers que le relief ou topographie, la végétation, l'hydrographie ou la faune. Certains rendent compte d'événements passés, surtout dans cette région de grands guerriers à qui le travail de fer a donné l'occasion d'écumer à plusieurs reprises les groupes sociaux des régions par lesquelles ils passaient.

## Composition de toponymes

On distingue trois types de composition de toponymes :

- Les noms simples indiquant le singulier : Ayos<sup>1</sup>, Nden<sup>2</sup>.
- Les noms simples indiquant le pluriel : Meba<sup>3</sup>, Meyos (singulier ayos), Melen (singulier : *alen* : palmier).

---

<sup>1</sup> Variété d'arbre très grand de l'espèce de *Triphochton*.

<sup>2</sup> Roseau à larges feuilles dont les fibres servent de fils d'attache ou à tresser les nattes. Ses feuilles sont utilisées pour des cuissons et des préparations diverses.

- Les noms composés :
  - De deux substantifs : Nemeyong<sup>4</sup>, Nkongzok<sup>5</sup>, Nkoétyé<sup>6</sup>, Nkilzok<sup>7</sup>.
  - D'un nom et d'un verbe : Zoétélé<sup>8</sup>.
  - D'une périphrase : Eminemvom<sup>9</sup>

## L'origine des toponymes

Les noms de villages, villes, localités ou lieux-dits ont des origines bien différentes.

*L'origine végétale* : la concentration en un lieu d'une même espèce végétale est sans aucun doute à la source de la dénomination de nombreuses localités. C'est ainsi que l'on rencontre Nden, Melen, Akom<sup>10</sup>, Meyos, Nomayos<sup>11</sup>.

*L'origine animale* : elle rend compte de la rencontre avec un animal, tel le caméléon (*djongo*) qui a donné Djongolo<sup>12</sup> ou d'un pigeon (*zum*) qui a permis d'avoir le village de Zoum<sup>13</sup>

*L'origine aquatique* : un exemple parmi tant d'autres, Bastchenga est à ce niveau très parlant. Le nom de la localité est lié à l'eau et aux ressources qu'elle recèle, surtout des *be-tseng*, « petits poissons très huileux » en langue sanaga.

*Liée à la topographie et au relief* : souvent noms composés, les toponymes liés au relief et à ses aspérités sont nombreux : si Nkoleyop signifie « le sommet de la colline », Ndonko indique « une pente raide », alors qu'Akoéman signale « le bout du rocher » et que Ngoa-Ekelle évoque « le rocher suspendu ». Il arrive que la particularité reconnue du sol soit à l'origine du toponyme. Tel est le cas de Evelessi (la terre rouge) ou de Evindisi (la terre noire).

De nombreux événements dans la vie des Fang, Boulou et Beti sont à l'origine de toponymes bien connus de nos jours. Il s'agit :

De situations vécues : Ebolowa<sup>14</sup>, Sangmelima<sup>15</sup>, Awaé<sup>16</sup>, Sa'a<sup>17</sup> ;

De la guerre : Nkongmekak<sup>18</sup>, Ngoulemekong<sup>19</sup>, Ebolebola<sup>20</sup>, Enongal<sup>21</sup> ou Emanemvam<sup>22</sup> ;

D'un accord ou d'un pacte entre des partis : Meyila<sup>23</sup>, Soa<sup>24</sup> ;

D'une contrainte administrative ou coloniale : Obili<sup>25</sup>.

<sup>3</sup> Singulier : *aba* : case de lignage, case à palabres, maison de l'homme où l'on ne fait pas de feu.

<sup>4</sup> Né (en beti) et Nné (en boulou : limite, frontière) + Meyong (clans, tribus).

<sup>5</sup> Nkong (colonne vertébrale) + zok (éléphant).

<sup>6</sup> Nkok (barre) + étyé (fer).

<sup>7</sup> Nkil (empreinte, trace, pas) + zok (éléphant)

<sup>8</sup> Zok é téle (l'éléphant il est debout), en référence au grand chef des la tribu des Fong, Oyono Eyamo, qu'on avait surnommé Zoétélé, tant son charisme et sa grande stature rappelaient ceux d'un éléphant.

<sup>9</sup> Composé du verbe *min* (avaler) et du nom *mvom* (le serpent boa).

<sup>10</sup> Un de ces grands arbres de la forêt tropicale de la famille des *Combretaceae* : *Terminalia-Superba*.

<sup>11</sup> Composé de *nom* (vieux) et d'*ayos*, ce toponyme indique la présence un vieil arbre *ayos* dans le site au moment de sa dénomination.

<sup>12</sup> Traduction : caméléon.

<sup>13</sup> Traduction : pigeon.

<sup>14</sup> Le chimpanzé pourri.

<sup>15</sup> Deux versions possibles : « au milieu de cet essart » ou « au milieu de ces palmiers ».

<sup>16</sup> A la fois « pause » et lieu où l'on a marqué une halte dans la marche.

<sup>17</sup> Qui vient de *sal*, diviser. À la fois nom du petit cours d'eau qui séparerait les Eton des Manguissa et ville.

<sup>18</sup> La série de barrages.

<sup>19</sup> A la force des armes.

<sup>20</sup> Déjà cassé ; des têtes brûlées ; un rien peut déclencher la bagarre.

<sup>21</sup> La prise d'armes

<sup>22</sup> La fin de la pitié.

<sup>23</sup> De *yili*, qui signifie s'entendre sur quelque chose, confirmer.

<sup>24</sup> Qui tire son nom d'une réunion à huis clos appelée *Essoa* chez les Ewondo, qui devient *ésok* chez les Boulou.

Certains toponymes servent de démarcation, de frontières soit entre deux tribus (Nemeyong ou Nnemeyong), soit entre deux territoires (Nnesi). Régulièrement, les lieux-dits et les villages portent le nom du patriarche ou de l'homme le plus influent qui y a régné et y a laissé des empreintes inaltérables. Tel est le cas de nombreux quartiers de Yaoundé (Elig-Essono, Elig-Effa, Elig-Edzoa<sup>26</sup>, Mvog Atanganga Mbala<sup>27</sup>).

Ainsi qu'on peut le constater, la diversité des sources onomastiques des toponymes en zone pahouine du Cameroun montre une richesse et une variété dans l'inspiration de ceux qui octroient ces appellations. Il est également vrai que, dans les départements qui composent les Régions administratives du Centre et du Sud, de nombreuses localités portent les mêmes noms, marquant ainsi les ressemblances entre les sites de la forêt équatoriale. Comment dès lors Mongo Beti et Jacques Fame Ndongso s'inspirent-ils de ces sources onomastiques pour nommer les espaces dans lesquels se déroulent leurs intrigues ? Quel usage font-ils de ces toponymes ?

## II – Le toponyme chez Mongo Beti : entre réalisme, humour et ironie

Considérant les six premiers romans écrits par Mongo Beti de 1954 à 1979<sup>28</sup>, en dehors de quelques incursions à Fort-Nègre dans *Perpétue* ou de *Remember Ruben*, l'ensemble des intrigues romanesques se déroule dans la zone pahouine du Cameroun. Thomas Meloné précise : « Nous sommes dans l'ancien département du Nyong et Sanaga aujourd'hui scindé en plusieurs unités de commandement formant l'Inspection administrative du Centre Sud » (1971 : 43-44). En effet, l'action qui commande *Ville cruelle* se passe à Tanga et dans le village de Banda. Bomba, la mission catholique de la ville, est le théâtre des déboires du RPS dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, déboires confirmés au cours de la tournée dans les quatorze villages-chapelles que compte Bomba. Quant à Kala, dans *Mission terminée*, c'est un village sis hors de la route, dans lequel Jean-Marie Medza, en mission, connaît ses premières expériences amoureuses, découvre les mœurs et la vie villageoises. La chefferie d'Essomba Mendouga, Essazam, est au centre du *Roi miraculé*. Oyolo la capitale du pays et, surtout, Zombotown, son quartier, abritent la scène du martyr de Perpétue dans ce roman éponyme. Enfin, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* campe son intrigue dans Ekoumdoum<sup>29</sup>. Comment dès lors interpréter le système toponymique et onomastique de Mongo Beti qui non seulement se révèle l'écrivain d'une région mais dévoile également ses talents de conteur ?

### Tanga : ville cruelle et métaphore de la cruauté

---

<sup>25</sup> De la déformation du français « obligatoire », Obili est une injonction faite aux propriétaires coutumiers des terres qui logent actuellement Yaoundé 1 et tout le site autour de quitter leurs domaines.

<sup>26</sup> Elig (village laissé par) et le nom du chef ou fondateur de cette localité, en l'occurrence ici Essono, Effa et Edzoa.

<sup>27</sup> Quartier d'Atangana Mbala.

<sup>28</sup> *Ville cruelle* (sous le pseudonyme d'Eza Boto), Paris, Présence Africaine, 1954 ; *Le Pauvre Christ de Bomba*, Paris, Robert Laffont, 1956 ; *Mission terminée*, Paris, Buchet-Chastel, 1957 ; *Le Roi miraculé*, chroniques des Essazams, Paris, Buchet-Chastel, 1958 ; *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Buchet-Chastel, 1974 ; *Remember Ruben*, Paris, UGE, 1974 ; *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, Paris, Ed. des Peuples Noirs, 1979.

<sup>29</sup> Nous n'aurons pas le temps d'exploiter plus en détails ce que recouvre ce toponyme. On retiendra sa composition onomastique : *Ekoum* (souche) et *Doum*, grand arbre donnant du coton ; kapokier, fromager, de la famille de *Eriodendron*. Le choix du toponyme qui épouse les qualités de l'arbre lui-même rend compte de la solidité et de la fiabilité de cette nouvelle république que les rebelles à Baba Toura entendent construire.

Toponyme créé par l'auteur à dessein, dans *Ville cruelle* d'Eza Boto/Mongo Beti, pour indiquer un comportement et un trait moral du colonisateur, il n'y a aucun doute que Tanga vient du mot *ntangan* (Le Blanc), qui aurait subi simultanément une aphérèse du « n » initial et une apocope du « n » final.

Création coloniale, elle est tout d'abord la manifestation d'une violence faite à la forêt équatoriale brutalement essartée sous le commandement des Européens :

Imaginez une immense clairière dans la forêt de chez nous, la forêt vierge équatoriale – comme disent les explorateurs, les géographes et les journalistes. Représentez-vous, au milieu de la clairière, une haute colline flanquée d'autres collines plus petites. Sur les deux versants de cette colline, se situaient les deux Tanga (p. 17).

Cette première impression se confirme dès la fin du chapitre premier du roman. La ville prend définitivement une coloration négative avec le rapide portrait dressé de ses habitants par Banda : « Demain [...] je m'en vais à la ville pour vendre mon cacao aux Grecs. J'espère que ces fils de voleur me donneront suffisamment d'argent pour mes affaires » (p. 14-15).

La relation métonymique qui lie Tanga aux Grecs, et par la suite aux Blancs en général, se fait plus précise dès qu'il s'agit du centre commercial : « On aurait tout aussi bien fait de l'appeler le centre grec » (p. 18). La description des lieux se termine sur une conclusion lapidaire, empreinte d'un cynisme désabusé : « Deux Tanga... deux mondes... deux destins » (p. 20), à la seule différence que le destin des Noirs semble scellé.

La ségrégation géographique de l'espace rend compte de sa division sociale. La mise en évidence de la médiocrité des Nègres rime avec débit de boisson, maison de danse, rues plongées dans l'obscurité, promiscuité et banditisme. Ce qui donne dès lors l'occasion aux Blancs de sévir, de se montrer très présents et de « briller ». L'assujettissement auquel est soumis le Noir provoque un rejet de la ville « blanche » et du Blanc qui n'avait pas eu le temps ni la volonté d'éduquer ce peuple ainsi brutalement plongé dans « la civilisation ». Espace où la cruauté du Blanc s'exerce au quotidien sur le Noir, Tanga, comme toutes les villes coloniales, n'est que la métaphore de cette violence.

### **Kala : un univers de défis**

Du verbe *kala* ou *kale*, suivi d'un complément d'objet direct, les différentes acceptions de ce terme incluent le soin qu'on doit accorder à une personne, l'intérêt qui lui est dû, avec toute l'attention nécessaire qui accompagne les intentions de celui qui confie ainsi le sujet dont il faut s'occuper. Dans ce sens, on montre la préoccupation de l'émetteur de la requête. Suivi d'un infinitif, dans *ô kalaga ku si* (tu fais attention à ne pas tomber), c'est la même sollicitude qui prévaut. Dès lors que ce verbe est employé intransitivement, il se trouve investi d'une charge négative, implosive dans laquelle la menace est totalement perceptible. De *ô kalaga*, *ô kala'a*, dirait un Beti à *ô kale'e* du Boulou, on verra sans doute une mise en garde, mais surtout une menace, un défi, une provocation de celui qui prononce ces mots à l'endroit de ce *ô* (toi), l'interlocuteur qui est ainsi interpellé. Or, tel est le nom du village dans lequel Jean-Marie Medza est envoyé en mission dans *Mission Terminée*. Cette localité, tout au début du roman, écope d'une caractérisation qui donne la mesure du mépris que ceux qui habitent le long des routes éprouvent pour ceux de l'arrière-pays. Régulièrement évoqué comme le pays des *bushmen*, Kala invite à la méfiance, à la prudence.

De quoi devrait se méfier le voyageur qui vient des villages de la route ?

Kala, le village où dans *Mission Terminée* Medza doit se rendre pour récupérer la femme de Niam, signifie « attention, fais attention » (dialecte boulou). Les gens de Kala sont d'intelligence vive, attentifs, curieux et savent poser les questions les plus embarrassantes au visiteur. L'étranger à son tour doit se méfier (kala) de ces « péquenots » d'un genre bien particulier (Meloné : 1971 : 55).

La connaissance des mœurs des habitants de Kala se fait progressivement. Mais le choc est brutal dès l'arrivée à Kala : Jean-Marie Medza pénètre dans un univers qui lui est totalement inconnu. Très rapidement également, ce pays, très sympathique en outre, devient pour lui un piège. En effet, Medza a très rapidement baissé la garde. Les aventures dans lesquelles il se lance, avec la découverte de l'amour, laissent croire que la mise en garde onomastique comportait un danger.

### **Perpétue : les toponymes et topographie, la faune et la flore**

C'est dans cette dernière catégorie qu'on peut situer Afanebeuwoua, Ngwa-Ekele, Ntermelen. La décomposition d'*afanebeuwoua* laisse entrevoir un mot composé de deux noms : *afân* (la forêt) d'une part et *beuwoua* (les chimpanzés)<sup>30</sup> d'autre part. Forêt qui semble abriter de nombreux chimpanzés, elle marque un territoire perdu dans l'immense végétation, puisqu'il est situé à « soixante-dix kilomètres » du lieu d'échange entre le chauffeur du car et son passager, ce lieu qu'on ne peut atteindre que « vers trois-quatre heures » (p. 15). Le toponyme renvoie non seulement à l'éloignement mais également à la difficulté de l'atteindre, confirmant l'idée de pays des sauvages, qui vivent avec les chimpanzés.

Ngwa-Ekelle, ou Ngoa-Ekelle, abrite le site actuel de l'université de Yaoundé 1, des lycées et des grandes écoles. Pour une fois, Mongo Beti reprend un site réel et l'introduit dans son récit fictionnel, de même qu'il usera de Mokolo et de quelques autres toponymes réels. Ici, le toponyme est lié au relief et à ses aspérités. Si *ngwa* (*ngoaa*), nom générique des pierres, rochers, cailloux, évoque une réalité du relief de cette ville de Yaoundé, ville aux sept collines, *ekelle* se compose du pronom-relai *e* (il) reprenant *ngwa*, et du verbe *kelle* (est suspendu). Ainsi donc, on se retrouve dans le site du rocher suspendu. La mise en évidence et la prééminence de cet accident du relief qui est celui de la capitale politique du pays apparaît comme le stimulus de l'orgueil de ses natifs.

C'est du moins ainsi que le Mongo Beti le donne à voir à travers le comportement de Mbarg'Onana, le commissaire à qui Edouard cède sa femme Perpétue. Si Ngwa-Ekelle rappelle en quelque sorte l'arrogance du natif, ce rocher suspendu dans la nature se mue en épée de Damoclès suspendue au-dessus de la tête de Perpétue et la menaçant constamment.

En effet, même si c'est dans ce site que Perpétue a pu suivre quelques années de formation qui aurait pu l'amener au métier d'infirmière, c'est également là qu'elle a rencontré pour la première fois Mbarga'Onana, celui-là qui, à cette époque, la poursuivait déjà de ses assiduités.

Ntermelen, tel est le toponyme qui apparaît dès l'ouverture de *Perpétue* du Mongo Beti (« A Ntermelen, la première ville depuis Oyolo, érigé en sous-préfecture par l'indépendance », p. 9). Composé de l'adjectif numéral cardinal *ntet* (*nter* en beti) et du substantif *melen* (palmiers), cette localité doit son nom aux cent palmiers qui en ont fixé le site. Si les palmiers sont des végétaux utiles à plusieurs titres, leur multiplication dans les villes et dans les plantations coloniales vise un intérêt autre que celui d'une consommation alimentaire ou d'une extraction de son suc pour le vin de palme. En effet, il semble que l'huile de palme permet un entretien facile des armes à feu qu'il est nécessaire de graisser régulièrement. On le sait également, les palmes servent non seulement

---

<sup>30</sup> Singulier : *woua*.

à construire des hangars, mais également à orner à les routes et les lieux de fêtes. Ce qui est totalement contraire à la situation de siège dans laquelle se retrouve cette localité. L'ironie de Mongo Beti naît justement de ce décalage entre l'image que doit renvoyer la palmeraie et le nombre de soldats qui y fourmillent, nombre que le chiffre « cent » symbolise.

### **Ekokot et Teuteuleu : une intention pour un toponyme**

Si l'on retrouve Ekokot dans *Le Pauvre Christ de Bomba*, Teuteuleu apparaît dans *Perpétue*. Vocabulaire boulou, *èkokot* est la réduction de *èkotekot* dont la signification première est « en zig zag, courbé, tortueux, erroné ». Cet adjectif qualificatif veut également dire « injuste, faux, absurde, partial ».

Étape dans le parcours du RPS, Ekokot, situé à trente kilomètres de Bomba (p. 102), s'étale sur les deux derniers chapitres qui ferment la première partie du roman. Cette escale implique les journées du samedi 8 et dimanche 9 février. Il apparaît que les gens du pays des Tala enfreignent régulièrement la loi et la morale chrétienne. L'auteur du roman qui constitue l'ensemble du *Pauvre Christ de Bomba* dépeint les hommes et les femmes d'Ekokot en recourant à la figure de concession : « malgré tout ce qui est arrivé, malgré l'ingratitude diabolique de ces gens, malgré leur impiété, malgré leurs abominables iniquités » (p. 104). La charge négative des mots utilisés met en évidence la situation d'erreur constante dans laquelle vivent les Tala. Cette charge s'alourdit avec la présence, en ces deux chapitres du sorcier, Sanga Boto, « le suppôt de Satan, l'homme qui prétend travailler contre Dieu Tout-Puissant » (p. 109). Sous la plume de Mongo Beti, la portée ironique du toponyme terme apparaît très rapidement : les habitants, suivant les termes de l'Église coloniale, vivent dans l'erreur constante, puisqu'ils refusent d'abandonner leurs pratiques mauvaises. Ekokot est le « mauvais chemin », qu'il faut abandonner, pour suivre le Christ.

Teuteuleu qu'on retrouve dans *Perpétue* est ce village où Maria, la mère de Perpétue, conduit sa fille. Teuteuleu qui signifie tout droit, sans sinuosité, veut également convoquer la droiture, voire une certaine raideur, dans les comportements et de ce fait, comme Ekokot, s'inscrit dans le registre de la morale. Maria veut marier sa fille malgré elle à Edouard ; Perpétue refuse cette union. Il faut dès lors trouver une autorité traditionnelle capable de rendre la jeune fille récalcitrante docile. Cette autorité est Nkomedzo (*Nkom* : celui qui arrange, qui résout ; *medzo* : les problèmes, les palabres), le guérisseur. Cette droiture qui est exigée de Perpétue, le guérisseur la résume en ces recommandations qui annoncent un châtement exemplaire pour qui les enfreint : « Jeunes gens intelligents et connaissant le book, malheur à vous si vous ne vous terrez pas. Je vois la malédiction, comme un fleuve de sang, déferler du nord et vous engloutir les uns après les autres. Terre- vous donc ! ». Teuteuleu respire le conservatisme, la soumission des jeunes à l'autorité villageoise et traditionnelle. Mongo Beti dénonce l'autoritarisme des aînés qui contraignent les cadets à refuser le progrès et l'émancipation.

Ces quelques exemples de la construction onomastique toponymique rendent compte non seulement de la volonté de l'auteur de produire une littérature régionale qui mette la zone pahouine en exergue, mais ils révèlent également l'art et le style de Mongo Beti chez qui les mots, les noms et les localités mis en fiction, ne sont jamais le fruit du hasard. Ils traduisent tous une attitude, une intention, une remarque. Jacques Fame Ndongo recourt également à la même utilisation des toponymes. Comment procède-t-il ?

### III – Jacques Fame Ndongo et le jeu onomastique<sup>31</sup>

Dans son roman, *L'A-Fric*, le système onomastique toponymique de Jacques Fame Ndongo repose sur le recours fréquent à l'antonomase. Cette trope consiste à remplacer le nom commun par un nom propre ou vice-versa. Ainsi, trois noms de lieu, Mimbok, Minkut et Medu'an, vont être analysés pour mettre en évidence cette écriture onomastique à laquelle se livre l'auteur. Dans ce jeu de basculement de genre, le continent africain subit un traitement tout particulier.

#### Mimbok, une grotte-prison grotesque

*Mimbòk* ('mbòk au sg.) signifie à la fois « prison, cachot, geôle ; prisonnier ». Or, en plus de l'antonomase, l'auteur construit une forme d'épanalepse où le terme boulou, évoquant la même réalité que le mot français, le double, en une forme de redondance. Mimbok est à la fois une grotte, une prison, un cachot. Cet espace clos, souvent sous forme de souterrain, est régulièrement plongé dans l'obscurité et l'air y circule difficilement. Lieu d'enfermement, Mimbok est aussi un espace de privation, de sevrage, qui contraint le prisonnier à renoncer, sous la force, à son plaisir et l'essentiel de sa vie (p. 36).

La symbolique de Mimbok imprègne fortement l'œuvre, et ce d'autant plus que cette prison de Mimbok apparaît comme la continuité du mal, parce qu'elle est la confiscation de l'espoir. La prison n'est pas uniquement un lieu, elle est un état que donne à lire le romancier tout au long des pages et des « clairières ». L'emprisonnement est de l'ordre psychique, un embrigadement que l'environnement socio-culturel et politique exerce sur les êtres comme une chape de plomb. C'est sans doute la raison pour laquelle la tortue, instance narrative première, y dépérit avec les siens.

#### Minkut<sup>32</sup>

'*Nkút*, à la fois « brouillard, nuée, brume, nuage », indique tantôt le temps qu'il fait, tantôt un espace. En tant qu'espace, il devient en quelque sorte synonyme de *yóp* pour marquer sa proximité avec le ciel et son éloignement de la terre. De plus, en tant qu'espace, il devient également synonyme de *ñyèm*, voûte céleste. Or, la réputation de ce village lui vient de son « célèbre sorcier ». Le lieu de vie du sorcier, Minkut s'appréhende comme un univers à la fois symbolique et métaphorique. L'aspect symbolique est lié à cette représentation de la force extra-ordinaire qui y est impulsée. Le refus de toute civilisation accorde au comportement de ce village cette crédibilité toujours attachée à l'action positive des ancêtres et à leur protection, mais une action qui reste redoutée. Le refus d'adopter tout ce qui rappelle la modernité peut s'appréhender aussi comme une volonté de rester en symbiose avec le passé, avec les morts, donc à vivre comme autrefois. Il y a émanation d'une force mystique, indicible, dans cette vie toujours ancrée dans le souvenir des ancêtres et leur savoir-faire. Malheureusement, l'aspect rétrograde de cette vie, quoique délibérément choisie, entretient de la suspicion et place le village dans cette confusion qui fait tout d'abord apparaître les habitants comme des êtres hors du temps, donc comme des sorciers, parce qu'ils ont accepté la consécration d'une rupture avec le monde moderne et le progrès.

---

<sup>31</sup> On reconnaîtra facilement dans cette partie des analyses empruntées à *L'A-Fric de Jacques Fame Ndongo et la rénovation de l'esthétique romanesque*, par Marie-Rose Abomo-Maurin et Alice Delphine Tang, Paris, l'Harmattan, 2011.

<sup>32</sup> Sg. : *nkut*.

Dès lors, ce village devient la métaphore de l'irréel, l'insaisissable. L'impossibilité de savoir ce qui s'y passe, parce qu'on ne maîtrise ni les faits ni les éléments de cet univers « a-temporel », accrédite l'idée de brouillard qui couvre et dérobe tout à la vue des hommes. L'incompréhension et la non-maîtrise des pratiques jugées d'un autre temps entretiennent par ailleurs l'imagination et alimentent l'imaginaire. Ce village presque fantôme évoque la période précoloniale, le néant préexistant, aussi apparaît-il comme la métaphore du mal, tandis que les habitants se voient affublés du qualificatif « sorcier ».

Dans l'évocation même de ce village de Minkut, l'amalgame est patent. La notion de *'nkút* évoque, dans certains cas, un espace difficilement saisissable par le commun des mortels. Il devient très vite le lieu de tous les possibles où l'imagination se développe à souhait. Il est par exemple le terrain de combats des grands guerriers ékang dans *Àjònò Àlà* contre Eyene Ndongo<sup>33</sup>. Rien d'étonnant que le savoir traditionnel attaché à ce lieu, parce que l'homme ne semble plus maîtriser, est dès lors assimilé à de la sorcellerie. C'est cette confusion, entre autres, qui est ici fustigée.

## Medu'an

Parmi les toponymes les plus explicites du roman de JFN, le quartier Medu'an se donne à lire dans toute la profondeur du vice qu'il développe. La traduction de ce nom ajoute une touche sinistre au lieu. *Mèdù'án*, non commun, toujours au pluriel, embrasse toute l'isotopie du mensonge. Il renvoie à la tromperie, à la fraude, à la tricherie, au faux. Mais que tout un quartier hérite d'une telle appellation consolide le rôle de l'antonomase dans l'écriture romanesque. Le toponyme rend compte de la tendance de tout un quartier à la pérennisation d'un vice.

Le nom du quartier se dévoile en effet au moment même où Atek et ses amis tendent un piège diabolique à Engongot. Tout y paraît faux. Si les doutes et le mauvais pressentiment attisent de l'inquiétude, en revanche, en dépit du scepticisme qui l'étreint, le personnage principal regagne le lieu du rendez-vous où une femme l'attend et tente de le séduire. La naïveté du personnage n'a d'égale que la félonie de ses détracteurs. Dans ce lieu, le mensonge se double de trahison et de fourberie. La vengeance d'Atek repose sur une machination dont il est difficile de sortir. La conspiration étale le manque de loyauté de l'adversaire, tandis que la relation des faits rappelle des situations régulièrement vécues.

C'est alors que l'événement donne son nom à la localité, généralisant le forfait et l'assimilant aux pratiques courantes

## L'Afrique, une source d'inspiration ludique à dessein

Partant d'un toponyme réel, inscrit dans l'histoire d'un continent, Jacques Fame Ndongo place l'Afrique au centre d'une histoire et d'une création verbale. En effet, le nom du continent, l'Afrique, est au cœur d'une création de néologismes dont les significations rendent compte de la complexité que présente ce continent. Ainsi donc, cette Afrique se décline dans des orthographes et des significations parfois antinomiques.

La toute première orthographe, celle du titre, L'A-Fric, compte trois syllabes en trois mots. La particularité de cette écriture met en évidence les majuscules des débuts de syllabes, alors que l'ensemble du vocable n'a du nom du continent que l'homophonie. Mais très vite, le F de Fric se mue en minuscule pour désigner le continent de Sire la Tortue. La question préliminaire qui ouvre le roman, « L'Afrique est-elle un continent à *fric* ou *a-fric* ? » installe le lecteur dans

---

<sup>33</sup> Marie-Rose Abomo-Maurin et Gaspard Towo Atangana † *Àjònò Àlà : Les Trois Oyono, Un mvèt boulou (Cameroun) de Asomo Ngonon Ela*, chant V.



l'énigme. Toutefois, ce faisant, elle indique l'orientation discursive du propos majeur du message romanesque. Les deux expressions, à *fric* et *a-fric*, en parfaits paronymes, dans cette homophonie complète qui les caractérise, atteste d'un jeu scripturaire, en même temps qu'elles dénoncent la contradiction d'un état de fait.

Le recours à l'accumulation des affriquées fricatives participe de jeu qui révèle le drame du continent africain et se mue en une sorte d'incantation obsessive. Rien d'étonnant dès lors qu'on assiste à un choc bruyant de lettre suggérant l'écoeurement : « Triste A-fric. Pauvres Nègres sans fric ! [...] Nous sommes un continent à fric (p. 18) [...] Afrique a-fric (sans fric) ou Afrique à-fric (avec fric) » (p. 24). L'imbrication des allitérations et des affriquées, où Afric et fric s'entrechoquent, s'intensifie au fur à mesure de l'écriture, en même temps que montent la colère et l'indignation. La création de néologismes se fait alors naturellement par préfixation et suffixation, confirmant la volonté de l'auteur de s'adonner à des jeux de mots, avec des dérivations surprenantes où un son, un mot, entraînent d'autres sons et d'autres mots.

Afrique sans fric. A-fric. L'Afric. Le fric. Le friquet (une espèce de moineau. Ce n'est pas un petit moine). L'Afrique est une terre sans fric. Mais non sans affriquée (consonne composée de deux sons comme « ts » (p. 25) [...] L'affreux-fric est la terre de Chaka (p. 26) [...] Afrique sans fric. A-fric. Sans fric. Cent frics. Cents francs. L'Afric. L'affreux-fric (p. 27).

L'interchangeabilité de l'homme et du continent, par un recours à la synecdoque, prend ainsi toute sa place dans « l'A-fric se dresse et hurle » (p. 8).

**En guise de conclusion**, il y a lieu de constater que le roman, à l'instar de la vie réelle, construit ses toponymes à partir d'observations liées aussi bien aux événements qu'à la topographie, à la faune autant qu'à la flore. Cependant, à ces constats et observation, l'écriture romanesque ajoute une intention, un dessein, une révélation. Ceux-ci, dans le cas de Mongo Beti, sont souvent empreints d'ironie, afin d'asseoir la satire et la dénonciation. Fame Ndongo marche sur les traces de son aîné au moment où, dans son roman, *L'A-Fric*, il nomme les villages ou les lieux-dits, concédant ainsi le fait que tout toponyme est un message.

## Éléments bibliographiques

Abomo-Maurin, Marie-Rose, *Parlons Boulou, langue bantou du Cameroun*, Paris, l'Harmattan, 2006.

Abomo-Maurin, Marie-Rose « L'onomastique dans le roman de Mongo Beti », Frédéric Mambenga sous la dir.), *Mongo Beti : La pertinence réaliste et militante, Interculturel Francophonies*, n° 13, juin-juillet 2008, p. 61-75).

Abomo-Maurin, Marie-Rose, et Towo Atangana, Gaspard, †, *Àjònò Àlà : Les Trois Oyono, Un mvèt boulou (Cameroun) de Asomo Ngono Ela*, Classiques africains, 2009, ISBN : 2-912839-27-0

Abomo-Maurin, Marie-Rose, « La représentation de l'espace dans Àjònò Àlà, *Les Trois Oyono, Un Mvèt boulou (Cameroun) de Asomo Ngono Ela*, édité par G. Towo-Atangana et M.-R. Abomo-Maurin, Classiques Africains, 2009) », in *L'expression de l'espace dans les langues africaines II, Journal des Africanistes*, T 79, Fascicule II, p. 127-153.

Abomo-Maurin, Marie-Rose, et Tang, Alice Delphine, *L'A-Fric de Jacques Fame Ndongo et la rénovation de l'esthétique romanesque*, Paris, l'Harmattan, 2011.

Alexandre, Pierre, et Binet, Jacques, *Le groupe dit Pahouin*, Paris, P.U.F., 1958.

Essam Eyinga, Moïse, et Yanes, Serge, *Dictionnaire boulou-français/français-boulou*, Sangmelima, Editions Monti, 1987.

Fame Ndongo, Jacques, *L'esthétique romanesque de Mongo Beti, essai sur les sources traditionnelles de l'écriture moderne en Afrique*, Paris, Editions ABC, Présence Africaine, 1985.

Fame Ndongo, Jacques, *L'A-Fric*, Yaoundé, PUY, 2008.

Meloné, Thomas, *Mongo Beti, l'homme et le destin*, Paris, Présence Africaine, 1971.

Mongo Beti, *Ville cruelle* (sous le pseudonyme d'Eza Boto), Paris, Présence Africaine, 1954.

Mongo Beti, *Le Pauvre Christ de Bomba*, Paris, Robert Laffont, 1956.

Mongo Beti, *Mission terminée*, Paris, Buchet-Chastel, 1957.

Mongo Beti, *Le Roi miraculé, chroniques des Essazams*, Paris, Buchet-Chastel, 1958.

Mongo Beti, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Paris, Buchet-Chastel, 1974.

Mongo Beti *Remember Ruben*, Paris, UGE, 1974.

Mongo Beti, *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*, Paris, Ed. des Peuples Noirs, 1979.

Mouralis, Bernard, *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti*, Issy-les-Moulineaux, Les Classiques africains, 1981.

Njemba Medou, Jean-Louis, *Nnanga Kôn*, Ebolowa, H.M.P. 1932.